

L'A-BORD DE L'EXCLUSION

Bérangère REMY

Master II de psychologie clinique et pathologique

Résumés

La définition communément admise du terme « exclusion » caractérise une action, celle d'exclure. Considérer cette définition amènerait à admettre deux mouvements indissociables l'un de l'autre de natures opposées, actif/passif, la tentation pourrait alors être de fixer les rôles de l'exclu et de l'excluant.

Au-travers d'une rencontre clinique faite au sein d'un foyer d'hébergement de la Protection de l'Enfance, la clinique nous a enseigné que l'exclusion est à entendre au-delà d'une prédétermination victimisante et que la position d'exclu n'implique pas nécessairement la passivité du sujet.

L'exclusion offre un caractère dynamique, en ce qu'elle comporte de possible mise au travail engageant patient et clinicien comme agents incontournables de l'a-bord de la rencontre clinique.

Mots-clés : Exclusion, clinique, transitionnalité, protection de l'enfance.

The non-edge of exclusion _ Abstract

The common meaning of the term « exclusion » characterizes an action, to exclude.

Considering this definition would lead to admitting two inseparable movements of opposite nature: active and passive. The temptation could then be to define the roles of the one who is excluded and the one who excludes.

Through a clinical meeting made in a Child Protection association, the clinic taught us that exclusion is to be understood beyond a victimizing predetermination and that the position of the excluded does not necessarily imply the subject's passivity.

Exclusion offers a dynamic nature by including the possibility of engaging the patient and the clinician as essential agents on the non-edge of the clinical encounter.

Keywords: Exclusion, clinical, transitionality, child protection.

El a-bordaje de la exclusión - Resumen

La definición común del término exclusión caracteriza una acción, la de excluir. Considerar esta definición llevaría a admitir dos movimientos inseparables de naturalezas opuestas, activa / pasiva, la tentación sería fijar los roles de el de quien excluye y de quien queda excluido.

Un encuentro clínico realizado en un refugio de Protección Infantil nos enseñó que la exclusión no debe escucharse como una predeterminación victimizante y que la posición del excluido no implica necesariamente su pasividad. La exclusión ofrece un carácter dinámico, ya que implica la posibilidad de involucrar al paciente y al psicólogo clínico como agentes fundamentales ~~al~~ del encuentro clínico.

Palabras clave: Exclusión, clínica, transicionalidad, protección infantil

Introduction

La définition communément admise du terme « exclusion » caractérise ce nom féminin par une action, celle d'exclure. Afin de définir ce terme il paraît nécessaire d'admettre deux mouvements, deux plans indissociables l'un de l'autre qui pourtant se caractérisent par deux natures opposées : un mouvement actif, celui d'exclure, d'agir l'exclusion, et un mouvement passif qui serait celui d'être exclu, de subir l'exclusion.

Cependant, si ces deux mouvements sont à entendre il semblerait que pointer, définir l'attribution des rôles de celui qui exclut et de celui qui est exclu dans le champ de la pratique clinique viendrait fixer l'exclusion comme un inexorable destin. Il est à souligner que la répartition actif/passif ne semble pas toujours correspondre au fait d'exclure pour le premier et d'être exclu pour le second. A cet endroit, la lecture du Problème économique du masochisme de Freud (1924) nous encourage à considérer l'actif et le passif comme des positions subjectives.

La clinique nous enseigne que la bi-partition de part et d'autre d'un bord localisé comme démarcation nette n'est jamais gage de rencontre et que son fondement trouve son essence dans un « entre » jamais admis d'emblée. Du point de vue théorique Freud, dans *Au-delà du principe de plaisir* (1920), nous en a livré l'illustration avec le retournement de la membrane, le « as if » qui permet la prise en charge de la pulsion, émanant d'un intérieur, comme si elle provenait de l'extérieur. La constitution d'une position subjective émanera alors d'un lieu d'extimité où forcément il y a de l'Autre.

C'est donc au-delà d'une prédétermination exclu/excluant qu'il nous revient d'entendre la question de l'exclusion. Celle-ci serait à penser dans une temporalité mouvante en construction,

en va-et-vient, en suspension, ou encore comme une invitation, une sommation, où les questions de l'adresse et de l'Autre se situent comme agents incontournables de l'a-bord de la rencontre clinique.

L'enseignement d'une rencontre viendra ici illustrer que le fait d'être *a priori* l'exclu n'implique pas nécessairement une position passive et que la répartition des rôles au sein de la rencontre ne cesse jamais d'être redistribuée.

L'objet de cet article est alors de questionner l'exclusion dans sa dynamique engageante et souvent surprenante pour visiter l'au-delà d'une bi-partition exclu/excluant qui s'illustrerait dans la pratique clinique par une dialectique patient/clinicien prise dans une logique de bord assignant ces derniers dans leurs prés-carrés respectifs et illusoire.

Dès lors l'exclusion, au-delà d'un registre de victimisation, pourrait être l'amorce d'un travail « par-dessus bords » permettant l'émergence d'un espace potentiel tel que Winnicott nous en fait la proposition. Ainsi cet horizon visera une mise au travail engageant le patient mais aussi le clinicien, jamais l'un sans l'autre.

Tous deux seraient alors tour à tour exclus ou excluant, actifs ou passifs, à condition que l'exclusion soit ici entendue dans sa dimension « dynamique », terme dont l'étymologie nous renvoie à la notion de « puissance », dans le sens de potentiel. Il s'agirait alors de potentiel et non de stigmatisation.

Rencontre « transitionnelle »

Dans son article *La répétition agitée, une aire-pré transitionnelle*, V. Laurent (2017) reprend D.W. Winnicott (1971) lorsque ce dernier propose de qualifier l'aire transitionnelle comme « aire de repos » qu'il définit ainsi : « celle qui soulage de la tâche inhumaine interminable qui consiste à maintenir à la fois séparée et reliées l'une à l'autre, réalité intérieure et réalité extérieure » (Winnicott, 1971 cité par V. Laurent).

Ici, la bordure, la démarcation dehors/dedans n'est pas l'enjeu supporté par l'aire transitionnelle. Il s'agirait alors de penser le lieu de la rencontre clinique dans un jeu d'aller-retours où l'exclusion et l'inclusion pourraient présenter la possibilité d'admettre de la continuité là où l'exclusion est souvent admise comme un point de rupture.

Pensée dans une dynamique du mouvement, l'exclusion pourrait se saisir et se définir sur les coordonnées d'une logique de bord. Cependant la clinique nous invite nous affranchir de ces bords pour tenter le pari de « l'entre ».

Ainsi J.B. Pontalis dans la Préface de *Jeu et Réalité* de D.W. Winnicott indique, à propos de l'aire transitionnelle, que « pourtant les limites des deux seuls espaces sur lesquels nous

pouvons avoir prise et que nous cherchons à contrôler – l’externe et l’interne – lui désignent sa place absente, en creux. » et plus loin évoque un « terrain de jeu, aux frontières mouvantes qui fait notre réalité... peu de chose, moins que rien, simplement ce qui m’arrive quand je puis l’accueillir ».

Il s’agira pour le clinicien de se dégager de la tentation d’un contrôle pour accueillir et rencontrer ; cela nécessitera de l’entre et sans doute l’exclusion des caractéristiques dichotomiques (dehors/dedans) de ce terme « exclusion ». Pour Winnicott, « La psychothérapie se situe en ce lieu où deux aires se chevauchent, celle du patient et celle du thérapeute ».

Réduire la définition de l’exclusion à celle du langage commun à savoir placer une personne hors d’un lieu, ne pas la laisser y entrer, ou la maintenir ou l’enfermer hors de ce lieu pose la question d’une limite qui définirait si l’on est dedans ou dehors. Cela sous-tendrait également le fait qu’une instance soit en charge de laisser entrer une personne dans un lieu, de la faire en sortir, de la maintenir hors ou encore de l’enfermer hors de ce lieu.

Dans le contexte de la protection de l’enfance, quelle pourrait être cette instance ? Le juge ? Le jugement ? la famille jugée défaillante et inapte à garder l’enfant en son sein ?

S.Clergeau (2017), dans son article *Place-moi si tu peux !* évoque la question du placement de la manière suivante : « L’intervention de l’ASE fait suite à une demande de placement, qu’il soit judiciaire ou administratif. Il s’agit de faire une place ou de trouver une place pour ce mineur, le plus souvent en dehors de sa famille. » Nous retrouvons là les éléments de définition du terme « exclusion ». Plus loin, elle évoque le revers du placement avec la notion d’accueil : « À partir de là, des professionnels se proposent d’accueillir cet enfant. Ce peut être une famille d’accueil, un foyer, un lieu de vie... En général, et ça paraît évident, ceux qui reçoivent l’enfant ont une place. » L’enfant se trouve ainsi pris dans une double position, placé, exclu de sa famille et accueilli, inclus, au sein d’une institution.

Est-il seulement nécessaire de convoquer ces coordonnées pour permettre à un enfant déplacé de s’approprier, de s’inscrire dans son histoire et donner au clinicien la possibilité de l’accompagner dans ce cheminement ? Le prétendre ou même le tenter présenterait rapidement une limite à la rencontre. La subjectivité au travail dans le cas qui est ici présenté nous oblige à nous défaire de l’immuabilité de rôles pour nous laisser enseigner au gré d’une temporalité mouvante offerte par la dynamique d’exclusion.

Une rencontre clinique faite dans le contexte de la Protection de l'Enfance, de déplacement hors du domicile familial, de placement au sein d'une institution, illustre les mouvements de suspension, de va-et-vient et d'appropriation qui caractérisent les dynamiques multiples de l'exclusion.

J'ai rencontré Côme lors d'un stage, il avait 13 ans et était placé dans un foyer d'accueil depuis deux ans. J'ai vu Côme accompagné de sa psychologue chaque semaine pendant quatre mois. Il est l'avant-dernier d'une fratrie de six enfants dont les deux aînés sont majeurs. Le jugement de placement est donné pour les quatre derniers enfants mais seuls Côme et sa petite sœur sont placés, deux frères demeurent au domicile parental malgré l'injonction du tribunal. Côme ne comprend pas bien pourquoi lui et sa sœur sont placés alors que deux de ses frères ne le sont pas, ce sujet reviendra plusieurs fois lors du suivi.

Le jour de notre première rencontre, avant même de l'avoir vu, j'assiste à une discussion informelle entre deux éducateurs et la psychologue. Ces derniers l'interpellent au sujet de Côme qui visiblement met l'équipe à mal par son refus de se rendre aux quelques heures de cours hebdomadaires auxquelles il doit assister au collège, par sa contestation systématique de l'autorité de l'équipe éducative et par son manque d'échanges avec les autres enfants du foyer. En panne dans leur prise en charge, les éducateurs spécialisés souhaitent que la psychologue contribue à l'hospitalisation de Côme sous prétexte qu'il serait dépressif et qu'il n'aurait plus sa place au foyer dans ces conditions. La psychologue n'a pas accédé à leur demande et est parvenue à leur faire entendre que l'hospitalisation de Côme ne pouvait pas être motivée par l'impasse dans laquelle les équipes se trouvaient. Par ailleurs, « l'état » récent de l'enfant semblait émerger dans un contexte familial duquel il avait été tenu à l'écart. En effet, il avait appris quelques semaines auparavant le décès de sa grand-mère après seulement que celle-ci ait été enterrée.

Côme, sa situation d'enfant (dé)placé, sa prise en charge par la psychologue, l'espace dont il s'est saisi en son sein et ma place de stagiaire, se sont alors inscrits dans une succession de mouvements d'exclusion/inclusion et souvent dans un entre-deux chaises.

Ces mouvements ne répondaient pas à une logique d'un dehors/dedans mais venaient questionner la place de chacun à plusieurs titres : celle de Côme dans son histoire personnelle, la mienne en tant que stagiaire et la nôtre au sein de la cure. Chacune de ces places était à inventer.

Famille, Institution, instances en points de suspension

Du point de vue de son placement Côme n'avait cessé de questionner le pourquoi du maintien au domicile de ses frères aînés, il n'a jamais parlé de sa petite sœur qui, comme lui, était placée. Plusieurs fois il a fugué de l'institution pour regagner le domicile familial, chaque fois sa mère l'a ramené au foyer après lui avoir autorisé à passer la nuit auprès d'elle.

A ces échappées l'équipe éducative répondait par des punitions qui avaient pour contenu d'exclure Côme des activités de groupe et parfois même de son foyer en l'installant provisoirement au sein d'un autre bâtiment prévu pour l'accueil des enfants plus jeunes.

Quelques semaines avant le début de mon stage Côme avait cessé de fuguer, il exprimait beaucoup de tristesse et d'incompréhension quant au fait de ne pas avoir été informé du décès de sa grand-mère tout de suite.

Il exprimait également beaucoup de difficultés à suivre les enseignements du collège auquel il se rendait deux après-midis par semaine. Il disait ne pas comprendre ce qu'on lui demandait de faire, exprimait qu'il était incapable de le faire correctement et détestait les temps de récréation qu'il passait seul sans parvenir à se faire des amis. Il ne comprenait pas l'obstination de l'équipe éducative pour le maintien d'une scolarisation là où sa mère avait, depuis qu'il était en âge d'aller à l'école, « compris qu'il n'aimait pas l'école » et avait donc décidé de ne pas l'y envoyer (il s'agissait là d'une des raisons de son placement).

Côme avait émis le souhait de changer de structure pour intégrer un IME, pas n'importe lequel, celui où un de ses oncles avait passé une partie de son adolescence. Il était persuadé qu'à cet endroit il serait à sa place et qu'on le « laisserait tranquille avec les maths ».

Les démarches étaient initiées pour ce changement depuis quelques mois lorsque je suis arrivée, il avait obtenu un accord de principe par l'IME, cependant aucune place n'était libre pour le moment et aucune information quant au délai ne pouvait lui être transmis. Côme a exprimé plusieurs fois que le temps lui semblait interminable, qu'il ne comprenait pas pourquoi personne ne pouvait lui dire combien de temps tout cela allait durer.

Lorsque je l'ai rencontré, Côme semblait flotter dans un espace-temps indéfini, peut-être même inexistant.

Il n'enlevait jamais son manteau, toujours prêt à partir. Il a tenu à me montrer sa chambre rangée et prête à être quittée sans délai si jamais l'occasion se présentait.

Sorti de sa famille par voie de jugement, en était-il exclu ? Il ne semblait pas inclus dans l'institution qui l'accueillait, en attente de trouver sa place dans cet IME, il ne parvenait pas (ou plus) à s'inscrire dans l'espace et dans les temps proposés par le foyer au sein duquel il se trouvait depuis deux ans.

C'est alors un mouvement de suspension qui caractérisait ici la situation de Côme, fluctuant entre sa famille et l'institution, sans parvenir à s'y arrimer tout à fait.

Le temps du suivi, du dehors à la réappropriation

Au cours des séances hebdomadaires auxquelles j'ai assisté, participé, durant ces quatre mois, trois temps principaux de mise au travail se dégagent auxquels j'ajoute une séance de « démarrage » et une séance de « clôture ». Le premier temps se caractérise par un jeu de cache-cache hors du bureau de consultation allant même hors de la structure lors d'une séance. Le second temps s'inscrit dans un début d'acquisition de l'écriture par la création de jeux fléchés. Côme utilisait alors des feuilles blanches qu'il disposait au sol et sur lesquelles il dessinait des flèches avec parfois quelques mots écrits dessus. Ces feuilles étaient toujours disposées par ses soins hors du bureau de consultation et nous menaient inmanquablement en salle des familles. Enfin le troisième temps est signé par un retour dans le bureau de consultation et des échanges autour de la co-construction d'un puzzle dont Côme formait le cadre qu'il nous demandait de remplir.

Le premier temps

Lors de la seconde séance, alors que la psychologue était partie chercher la pochette de dessins de Côme qu'il souhaitait me montrer, ce dernier a quitté le bureau de consultation en me disant qu'il allait se cacher « pour faire une blague à sa psychologue ». Face à mon mutisme, (je ne savais comment réagir à cette interpellation), il est sorti du bureau. Au bout de quelques minutes, après le retour de la psychologue, nous nous sommes mises à sa recherche, chaque fois il me permettait de le retrouver en montrant sa tête ou en faisant un bruit puis échappait aussitôt à mon regard en courant vers une nouvelle cachette. En quelques minutes nous voici, lui et moi, sortis de l'institution dans un jeu de cache-cache de rue qui me faisait éprouver quelque chose de l'ordre du danger et de l'impuissance, prise *de facto* dans un jeu dont lui seul décidait le début et la fin de la partie.

Sa psychologue, nous ayant rejoints, lui a dit, alors qu'il était caché derrière une voiture, que la séance était terminée et qu'elle le laissait regagner seul son foyer situé sur le trottoir d'en face. La séance suivante, en rentrant dans le bureau, Côme nous dit « il y a un intrus » en précisant après nous avoir interrogées du regard qu'il faisait référence à la chaise rouge alors que les deux autres étaient vertes.

A peine installé il nous a proposé une partie de cache-cache de « vrai jeu ». Il nous a alors laissées dans le bureau de consultation pendant que lui se cachait en dehors de celui-ci, chaque

fois que nous le retrouvions il nous ramenait dans le bureau pour en ressortir après avoir discuté quelques instants. Cette séance s'est à nouveau arrêtée alors qu'il était caché, une fois de plus nous ne sommes pas dits au-revoir.

Progressivement ces séances de cache-cache ont évolué, Côme ayant recours à l'usage de papier et de crayons pour nous amener à le retrouver grâce à des parcours fléchés accompagnés de messages.

Ce premier temps de suivi pose la question de l'exclusion selon deux axes que nous retrouverons tout au long du suivi, ce que vit Côme et ce que je vis en tant que stagiaire, future clinicienne. A ce moment du suivi, cela s'illustre par les parties de cache-cache hors du bureau de consultation qui viennent exclure Côme de notre champ de vision et par la mention de l'intrus venant signifier l'évolution de la dyade patient/psychologue en un triangle incluant une tierce personne, la stagiaire. L'invitation de Côme était alors celle de la définition des places de chacun nécessitant de nous défaire de ce que nous prenions pour acquis de nos rôles respectifs. Il y avait de la place à faire, du mouvement à opérer pour installer ce triangle. En sortant systématiquement du bureau de consultation Côme semblait me transmettre quelque chose de ce qu'il vivait d'un entre-deux (famille/institution), une sorte de « transmission de l'information » mais cela n'était pas tout, il travaillait aussi pour nous trois, sa psychologue, lui et moi afin qu'ensemble nous puissions tenter le pari d'une rencontre.

Le second temps : Un chemin vers... la salle des familles

Après les séances de cache-cache et la mention de l'intrus, la psychologue et moi nous sommes demandés si ma présence était souhaitée par Côme, souhaitable pour lui. Aussi pour la séance suivante la psychologue est allée seule le chercher au foyer et lui a demandé comment il souhaitait que la séance se passe, à cette question il a dit vouloir poursuivre des séances à trois, lui, la psychologue et moi. Pour la première fois la séance démarrait par un temps où Côme nous parlait, racontait qu'il allait bientôt fêter son anniversaire, que cela était prévu en salle des familles mais qu'il trouvait ça « vraiment nul » de ne pas le fêter chez lui, il nous faisait part de la naissance de sa première nièce pour laquelle il voulait aller seul choisir un cadeau. Après ces quelques échanges, Côme a semblé se souvenir du plaisir de jouer à cache-cache, il nous a alors demandé de jouer avec lui mais cette fois il nous voulait plus se cacher, il voulait cacher un objet. Malgré l'ajout de l'objet, dans son jeu Côme est à nouveau parvenu à se soustraire de l'espace du bureau de consultation. Il changeait l'emplacement de l'objet à mesure que nous le cherchions nous signalant qu'il allait nous faire « tourner bourriques », puis il nous guidait par des feuilles fléchées disposées au sol nous amenant ainsi vers l'objet. Le ton de la consultation

semblait s'assombrir, la mise en danger était aussi présente que si Côme s'était lui-même soustrait à notre champ de vision.

Comme nous l'avions vu se dessiner à l'horizon, Côme a alors profité que nous soyons sorties du bureau pour s'y enfermer. Cette inversion de place, lui dans le bureau et nous hors de celui-ci offrait un caractère inédit et inquiétant. Au travers du cadre de verre qui habillait la porte le jeune garçon nous dit qu'il allait ouvrir la fenêtre pour s'y jeter s'assurant que nous le suivions du regard. Un silence de quelques minutes nous a tous les trois tenu une nouvelle fois en suspension et d'un coup Côme nous a demandé quand la séance devait prendre fin. Il était justement l'heure qu'elle se termine. A notre réponse il nous rétorqua que nous allions attendre longtemps. Après quelques minutes il fit passer des messages sous la porte, ses missives devaient être lues à haute voix par la psychologue :

- « Dégagé, lesser Moi tranquile »
- « VOUS FAITES RIEN POUR MOI »
- « Alors je Ter Coute plus »
- « Et je veu plu te voir »
- « Je ouvre la porte et jevé a la maison 32 »

Après avoir entendu la psychologue lire ses messages le jeune garçon a ouvert la porte pour regagner seul son foyer.

A la lecture de ces messages, la psychologue et moi notons que lorsque Côme utilise les lettres majuscules il ne fait aucune de faute d'orthographe, et que si les deux premiers messages s'adressent à un « vous », les deux suivants sont destinés à la deuxième personne du singulier. Côme écrit, passe du vous au tu, nous laissant silencieuses, interloquées, plus tout à fait certaines de bien comprendre ce qui s'était joué pour Côme et pour nous dans ces séances triangulaires dont les segments portaient d'un point pour en relier un autre qui semblait toujours en dehors de notre triangle.

Qui était inclus dans le « VOUS », qui était exclu du « te » ? Ici l'inutilité de la définition de rôles dans la dynamique de l'exclusion s'imposait à nous, l'inclusion/exclusion dans le temps, l'espace et dans l'adresse ne cessaient d'être modifiées, il s'agissait alors de les questionner dans un après-coup afin de ne pas nous laisser enfermer dans la brutalité d'un jeu de dupes.

La séance qui a suivi Côme s'est saisi des chaises du bureau pour les installer dans le couloir, il nous a invitées à l'y rejoindre et à le regarder jouer. Il est ensuite allé piocher des jeux dans la salle d'expression qui se trouvait à côté. Il a joué avec une poupée qu'il a placée dans un petit lit, l'en a sortie plusieurs fois pour la jeter dans le couloir et la remettre ensuite au lit, puis s'est assis entre deux chaises et nous a raconté être le père de cette petite fille ;

Après avoir recouru à l'écriture la séance précédente, il semblait ici que Côme passait sur le mode de la narration d'un récit dont il faisait de nous les témoins.

En fin de séance il s'est à nouveau caché et nous a guidées jusqu'à lui avec des feuilles fléchées qu'il avait disposées au sol. Nous nous sommes ainsi retrouvés tous les trois en salle des familles pour les quelques minutes de fin de séance.

Les séances suivantes se sont déroulées de la même manière, en se cachant en salle de famille. Côme nous y amenait à chaque fois en nous guidant par des feuilles fléchées et des messages ou des indices. Il inventait toujours de nouvelles règles, nous devions avancer ou reculer de « x » pas selon ses indications lorsque nous trouvions un message, il nous regardait par la vitre de la porte de la salle des familles et nous laissait y entrer lorsqu'il l'avait décidé.

Ayant testé notre patience et notre présence inconditionnelle, Côme a fini par regagner le bureau de consultation au bout de quelques séances. Les parties de cache-cache à géométrie variable et aux règles fluctuantes étaient terminées, nous allions devenir experts en puzzle.

Le troisième temps, retour en bureau de consultation

Lorsque j'ai commencé à penser la question de l'exclusion, cette rencontre clinique m'est venue à l'esprit. Me remémorant brièvement ce qui s'y était déroulé, me sont revenues immédiatement et de manière saillante les parties de puzzle. Dans mon souvenir la psychologue et moi faisons le cadre et Côme le remplissait. En reprenant mes notes je me suis rendu compte qu'il s'était agi de l'inverse : Côme souhaitait réaliser le cadre et nous devions le remplir. Plus qu'un défaut de mémoire, il s'agit là probablement de mon désir à ce moment-là de pouvoir contenir, de proposer quelque chose d'un cadre pour cet enfant qui me semblait, de par son (dé)placement, exclu de tout lieu.

Cette inversion représente aussi sans doute quelque chose de la persistance d'une part manquante de compréhension de tout ce qui a pu se jouer lors de ces séances, tant pour Côme que pour moi et la configuration triangulaire que nous formions avec la psychologue.

Si l'on admet l'exclusion dans sa dynamique et non comme une assignation alors le seul parcours du patient ne peut suffire à embrasser les mouvements qui en émergent. Aussi il est nécessaire de penser, travailler ce qui émerge, en creux et transférentiellement pour le clinicien ou pour la stagiaire dans ce cas présent.

De l'exclusion de la place de stagiaire à l'inclusion dans une position clinique

La première séance

La première séance s'est déroulée dans le silence, Côme ne répondait que brièvement aux quelques questions de sa psychologue qui essayait d'amorcer une rencontre entre lui et moi. Il restait centré sur deux morceaux de lego qu'il emboîtait et déboîtait inlassablement.

A la suite de cette première séance, j'avais noté les mots suivants : « interminable », « rien ne se passe », « aucun échange de regard entre la psychologue et Côme », « coups d'œil fréquents et furtifs à mon endroit »...

Cette première séance, l'a-rencontre d'avec cet enfant, m'avaient laissée dans un mouvement de retrait et je n'éprouvais alors pas d'envie particulière de revoir cet enfant qui me laissait, je le croyais alors, indifférente.

Aujourd'hui je m'interroge sur la possibilité que ce soit Côme qui m'ait observée ce jour-là, s'abstenant peut-être de me donner à voir.

Dans la publication *Un traitement du vide en thérapie d'enfant : le jeu de cache-cache d'imagination*, R.Prat évoque le risque de l'analyste d'être happé par le vide auquel il est confronté et « de voir ses propres capacités psychiques se dévitaliser ». Elle met également en garde contre la tendance à vouloir « remplir ce vide de façon intrusive ».

Après cette première séance je me suis effectivement trouvé aspirée par le silence et la répétition de l'emboîtement de Lego de Côme. Cependant, je n'ai pas été tentée de combler ce vide, je m'en croyais désengagée.

Il s'agissait de vide mais aussi d'ennui, R.Prat poursuit « L'analyste s'ennuie, doute de lui-même, de sa légitimité, de son savoir-faire, de l'indication posée ». La question de la légitimité venait pour moi conditionner l'éprouvé de cette séance. En tant que stagiaire je ne me pensais pas incluse dans la mise au travail, estimant avoir trouvé ce qui serait la « juste distance » par un immobilisme et un mutisme probablement très encombrants pour Côme.

Par son apparente passivité Côme est venu me convoquer à sortir de là où je me trouvais engluée, le silence était sa meilleure astuce en ce qu'il m'imposait à éprouver de l'inconfort.

Si Côme me permettait d'être présente dans le bureau de consultation avec lui et la psychologue il s'agissait pour moi d'y prendre part, d'y être présente, de l'écouter avant même qu'il ait à dire quoique ce soit.

Je devais m'engager dans ce vide, faire le pari de la possibilité d'une rencontre pour qu'elle puisse peut-être émerger.

Pour reprendre les termes de R. Prat il me fallait être prête à « penser le vide » tout en me « gardant de le remplir », « un paradoxe auquel le travail clinique avec ces états nous confronte. » Avec Côme je n'étais pas tentée de remplir ce vide, il m'a fallu apprendre à le considérer pour laisser à ce jeune garçon la possibilité de me faire entendre que le plein de ma place de stagiaire m'empêchait de saisir quoique ce soit du vide qui se présentait à moi.

Alors inclus dans mon champ d'entendement ce vide a pu, par l'énergie de Côme, se muer en une aire transitionnelle et présenter toute sa potentialité créative au service du suivi, pour Côme et pour moi.

Le cheminement, dont je peux tracer l'itinéraire topologique (du bureau de consultation pour sortir dans la rue, puis regagner l'institution, dans ses couloirs, par la salle des familles et retrouver finalement le bureau de consultation), que Côme a réalisé durant le suivi et dont je pensais avoir été le témoin m'apparaît dans l'après-coup un cheminement dont je me suis saisie, invitée, sommée à le faire par Côme.

Ainsi cet enfant a contribué à mon apprentissage de la place de stagiaire ne me laissant pas le choix de me défaire de l'immobilisme que j'avais attribué à l'observation. A ce que je pensais être la « juste distance ». Je me trouvais alors emmenée, mise au travail par ce patient qui, après la première séance, a choisi de me faire sortir du bureau de la psychologue. Une fois testée ma résistance (pourtant éprouvée), il m'a ramenée progressivement jusque dans le bureau de consultation. Chaque fois c'est lui qui plaçait la troisième chaise sur laquelle je devais m'asseoir, entre lui et la psychologue. Il ne s'agissait pas pour lui de me laisser spectatrice, passive, dans ce lieu de prise en charge clinique, il m'y a inclus en remaniant ainsi les contours du cadre établi depuis deux ans avec sa psychologue.

Cet enfant, qui me semblait ne pas avoir sa place, de place, tant dans sa famille que dans la structure, celui à qui j'aurais de prime abord attribué la qualité de l'exclu, est la personne qui m'a permis de prendre ma place en tant que stagiaire, mais aussi et surtout de m'inclure dans une position de clinicienne en chemin et de passage dans cet établissement.

La dernière séance

La dernière séance s'est déroulée en deux temps.

Côme avait émis le souhait que sa mère, à l'occasion de la rencontre trimestrielle avec la psychologue, vienne me rencontrer en première partie de séance en salle des familles, nous y voici ! J'ai ainsi fait la connaissance de la maman de Côme qui ne semblait pas vraiment comprendre le pourquoi de ma présence ayant l'habitude de ne voir que la psychologue de son fils. Elle m'a alors questionnée sur les « progrès de Côme par rapport au collège et à l'attitude ». Je n'ai pas répondu à ses questions mais me suis cependant sentie légitime, soutenue par le regard de Côme, à lui parler de l'énergie et de l'exigence de son fils dans le travail que nous avons réalisé ensemble ces derniers mois. C'est sans doute à lui que je m'adressais alors.

La suite de la séance s'est déroulée à trois, Côme, la psychologue et moi. Côme a tenu à faire un dernier puzzle et à se cacher une dernière fois en salle des familles. Cette fois il avait laissé derrière la porte deux messages m'indiquant l'emplacement d'un courrier qui m'était adressé, qu'il me demandait de lire à haute voix, lui dans la salle des familles et moi au dehors.

Les deux messages étaient les suivants :

- bérengère je t'ai fait un truc tu le lie tout heau
- à ce que t'aime bien tu le die

Cette fois il n'y avait pas de « vous » ou de « te » mais un prénom, le mien. Dans le courrier qu'il m'avait écrit, Côme mentionnait également le prénom de la psychologue et le sien venait signer la lettre en bas de page. Le triangle semblait avoir pris forme malgré la fréquence et l'intensité des jeux d'inclusion/exclusion que nous avons vécus au cours des quatre mois de suivi.

Conclusion

Lors du suivi de Côme il a été question de la place, de celle de Côme au sein de sa famille, au sein de l'institution qui le prenait en charge, mais aussi de la mienne en tant que stagiaire au sein de l'institution et partie prenante du suivi de Côme.

Ce jeune garçon nous a enseigné qu'une place, celle de l'exclu, ne saurait être figée si la position clinique permet la rencontre et la créativité. Par les mots adressés, écrits, par les jeux de flèches et de cache-cache Côme nous a invité à le suivre, là où il se cachait, là où on l'a trouvé. S'excluant de notre champ de vision nous l'avons cherché pour l'y ramener, il en allait de nos

Désirs respectifs. J'ai donc quitté ma chaise pour me mettre au travail avec Côme, alors le suivi a pu être amorcé.

Par ses mouvements de chaises Côme m'a donné une place, une localisation doublée d'une identification. Ce lieu est celui de l'Autre, instance sans laquelle il ne saurait y avoir de sujet, de patient, de clinicien.

C'est donc loin des coordonnées d'une logique binaire dehors/dedans, exclu/excluant, passif/actif, patient/clinicien que l'exclusion peut être pensée dans la clinique. Il y a à entendre de la transitionnalité par des mouvements de passage, de successions et d'attribution de places et de créativité sans cesse à l'œuvre lorsque le clinicien s'autorise à se laisser enseigner, convoquer par un patient.

Bibliographie

Clergeau, S. (2017). Place-moi si tu peux ! *Enfances & Psy*, 73(1), 117-126.

Freud S., (1920), *Au-delà du principe de plaisir*, Paris : Editions Payot & Rivages (2010)

Freud S., (1924), « Le problème économique du masochisme », *Névrose, psychoses et perversion* Paris : Presse Universitaire de France (1973)

Laurent, V. (2017). La répétition agitée, une aire pré-transitionnelle ? *Cliniques*, 14(2), 108-120.

Pontalis, J.-B. (1975). Préface Winnicott, D.W. (1971). *Jeu et réalité*. Paris : Editions Gallimard (1975) (p.16)

Prat, R. (2000). Un traitement du vide en thérapie d'enfant : le jeu de cache-cache d'imagination. *Revue française de psychosomatique*, 18(2), 139-158.

Winnicott, D.W. (1971). *Jeu et réalité*. Paris : Editions Gallimard (1975) (p.84)